

Premier prix
du Concours Nouvelles et Poésies 2010

Igit

Par Eloise Sorin

La terre tremble et une poussière brunâtre s'élève au loin. Un nuage, un nuage vivant. La fébrilité qui se dégage du sol est inhabituelle. Les vibrations que je sens monter en moi sont de mauvais augure. Pourtant, cela pourrait, ne devrait être qu'un simple troupeau d'impalas parcourant le marais. La terre exprime une angoisse glacée que je ne peux comprendre. Un essaim chaotique et démesuré se propage et se dirige vers moi. Je me retrouve, soudainement, submergé. Le calme de la matinée a cédé la place à un ouragan terrestre. Rampant, il se rapproche et se répand avec fracas recouvrant la flore chatoyante d'une boue triste et terne. Sous ce martèlement, la terre ne peut que se soumettre et s'émietter. L'air se charge, alors, d'une poussière odorante dans laquelle je n'ose me prélasser. Une fine couche de cet ocre se fait mienne en me recouvrant. Pourtant ce qui m'entoure n'incite pas à une joie aisée et innocente.

Des hommes courent désespérément. Eux-mêmes semblent ignorer quand s'arrêtera leur course folle. Leurs chemins se croisent, se décroisent et s'entrechoquent. La férocité de leurs cris et de leurs gestes tranche avec l'apparente fragilité de leur si petite taille.

Certains d'entre eux ont un membre supérieur plus long que l'autre. La couleur grise terne de cette extrémité tranche avec le noir sauvage de la peau. Je comprends alors que la lame distingue les clans. Entre ceux qui possèdent ce fragment et ceux qui en sont dépourvus. Entre ceux qui poursuivent et ceux qui s'enfuient. Un froid glacial s'échappe de cette fadeur grisonnante. Un liquide écarlate ruisselle. Tout semble devoir retourner à la terre.

L'eau boueuse et stagnante du marais ancre dans la terre les hommes qui pataugent. Leurs mouvements s'alourdissent alors qu'ils s'enfoncent toujours plus loin parmi les étangs. Tout élan de vie est suspendu. Ceux qui fuient perdent espoir au fur et à mesure que leurs pieds disparaissent sous une boue collante. Comme si vitesse était synonyme de survie. Dans leur course désespérée, certains s'arrêtent, font face et tombent à genoux, les bras joints vers leurs poursuivants. Signe de reddition. Invariablement, une lame les frappe et ils s'effondrent.

D'autres trébuchent et s'affalent dans la boue. Le bras levé qui les pourchasse, bénissant cet instant de faiblesse, s'abat sans pitié sur ces êtres qui ont abaissé leur garde. Les groupes de fuyards se désagrègent, semant derrière eux des corps sans vie, courant après leur survie, oublieux de ceux qui fuient à leurs côtés. Comme s'ils se multipliaient sans cesse, leurs agresseurs semblent suffisamment nombreux pour se diviser et les chasser méthodiquement.

Soudain, à mon pied, le paysage chaotique que je dois affronter est violemment recouvert par une lumière éblouissante. Comme si le soleil venait de descendre sur terre. Cette luminosité blesse, brûle. Puis, toujours aussi brusquement, un instrument métallique jaillit. Je ne peux que suivre le mouvement de cet objet découpant l'air. Il frappe le corps délicat qui se dresse sur son chemin. La main dirigeant ce morceau de métal à travers cette course mortelle tremble. Le coup porté n'en est que plus déchirant. Je reconnais cette lame, instrument fatal à tant de mes semblables. Le son rond s'échappant de la rencontre du métal avec la chair humaine n'a cependant rien à voir avec les cris perçants et secs de mes congénères que j'ai si souvent, trop souvent captés.

Le corps gracieux ainsi touché s'écroule contre moi. Une femme. Le contact de sa peau douce et chaude me fait frissonner comme si une légère brise s'était levée. De la plaie ouverte se met à couler un liquide. Onctueux et flamboyant, celui-ci, goutte après goutte, recouvre une partie du sol qui m'entoure. La terre prend une couleur ocre et se met à boire avec une avidité démesurée. La terre nourricière se nourrit de la vie qu'elle porte. Je n'ai alors d'autre choix que de m'abreuver à mon tour de cette sève humaine. Je la sens, malgré mes efforts, remontant en mon sein. Elle goûte la vie et la mort. Une chaleur douce et diffuse mêlée à un froid définitif.

La main de cette femme qui s'agrippe me rappelle à la réalité. Je reçois de plein fouet son regard dardé sur ma peau rugueuse. D'une noirceur telle que notre univers plonge

subitement dans les ténèbres. Je sombre dans l'abîme de ses grands yeux. Pour la première fois, je découvre la sensation d'une chute sans fin. L'absence de terre, cette terre qui supporte et nourrit. Non, plus rien, juste le vide, un vide béant. Puis un flot jaillit de son regard, me repousse hors du puits sans fond. La violence de l'appel au secours est si puissante que je me sens défaillir. Une peur contagieuse brûle dans ses pupilles. Mon écorce corporelle me maintient droit malgré cet esprit vacillant qu'est devenue mon âme. Après ce déversement torrentiel, un voile obscurcit ce regard intense. La braise de ses yeux en cendres se transforme.

Tout sentiment s'efface pour n'en laisser qu'un : la solitude. Paralysante solitude. Je tente de protéger ce petit corps à l'écorce si tendre. Mais tout mouvement m'est interdit. Son regard se ternit. Sa douloureuse vitalité diminue, ses faibles prunelles laissent échapper une perle de brume qui ruisselle délicatement le long de sa peau. Dans un dernier souffle, son corps meurtri se recroqueville et se blottit contre moi. Sa douce main, qui me caressait, retombe, impuissante, sans un bruit. Son regard s'immobilise. Malgré moi, je me mets à savourer ce liquide rougeoyant, son liquide, dont la terre m'abreuve. Elle se maintient en vie à travers moi, je me métamorphose sous son influence. Ma présence n'aura été qu'un linceul transparent recouvrant ses derniers instants.

Panique, tout n'est que panique. L'air est chargé de cette angoisse collante et puante. Insupportable. Je ne saisis pas le spectacle qui se déroule sous mes yeux. Une violence désespérée anime chaque humain qui m'entoure sans me percevoir. Le chaos s'est établi, règle et dirige ses marionnettes avec délice. L'harmonie naturelle qui habite ce lieu s'est enfuie. Ce ballet saccadé est paradoxalement animé d'une agressive vivacité qui me donne le vertige, mais aussi alourdi par l'emprise irrépressible de la boue marécageuse. La terre souffre, ravagée.

Ni acteur, ni victime, je suis là. Spectateur impuissant. Je ne peux qu'observer. Jamais l'envie de fuir n'aura été aussi forte. Pourtant je reste là, comme paralysé. Mon esprit dérive, un peu plus, chaque instant, contaminé par ce nuage de démence. Cette folie ne m'appartient pas. Tout m'appelle vers le marais devenu enfer.

Perdu dans un monde qui n'est plus le mien, j'aperçois pourtant un humain qui semble se détacher. Ses gestes ont l'assurance de celui qui domine, celui qui est sur ses terres. Contrastant avec le noir luisant de sa peau, la couleur de ses vêtements rappelle étrangement celle du sol. Un vert kaki donne le ton, recouvert de taches aléatoires de boue brunâtre et de ce liquide rouge avec lequel s'échappe la vie des hommes. L'homme appartient au clan de ceux dont le métal vient prolonger la chair. Mais le métal qu'il brandit est plus long et ombrageux. Il va et vient d'un homme à l'autre de son camp. Il leur tourne autour tel un rapace avide, le visage agité. Les paroles qu'il prononce les électrisent. Certains n'osent pas lever les yeux pour faire face à sa voix de stentor qui perce malgré la tempête sonore qui s'est emparé du marais. Il pointe son arme uniquement sur les fugitifs qui croisent malencontreusement son chemin. Ce métal produit un son percutant et éphémère. Il semble porteur de mort. Les victimes, sur lesquels il est pointé, s'effondrent alors même qu'il ne les a effleurées.

Tout à coup, il s'arrête près d'un petit d'homme armé dont la lame est encore vierge de sève humaine et démesurée par rapport à sa taille insignifiante. Il le prend par la main et l'entraîne derrière lui. Alors qu'ils se dirigent vers moi, le frêle visage se dévoile, hagard et crispé. L'homme arrache la lame de la main enfantine et taillade le premier fuyard qui passe à sa portée. Le petit se met à trembler. Son aîné s'empare, alors, d'un sans-métal d'une taille similaire à son protégé. S'agenouillant, il lui tend alors la lame. Dans une brusque inspiration, le petit saisit le terne métal et le plante dans le cou de celui qui aurait pu être son frère.

L'homme affiche un sourire satisfait alors qu'une lueur nouvelle, inquiétante apparaît dans les yeux de l'enfant. Malgré sa taille inférieure, il ressemble désormais aux autres porteurs de métal, le visage froid et sans pitié.

Toujours armé de ce métal cracheur de feu, cet homme, au visage que je découvre ridé, monte vers moi. Suivi de quelques humains à lame. Il piétine la terre qui m'enracine. D'un sec coup de pied, il tente de chasser le corps la femme morte comme les zèbres chassent une mouche d'un mouvement de queue. Comme si l'homme voulait écarter cette trace du promontoire duquel il domine. Le cadavre résiste, lui offrant sa blessure béante comme symbole de fragilité. Le chef me tourne le dos, fait face au marais qui respire la mort. Il harangue alors ses semblables qui se battent à nos pieds : « *Abattez les grands Arbres ! Abattez les grands Arbres !* » Avec son arme, il tente de nouveau de chasser la dépouille blottie contre terre. Face à cette impuissance, un petit homme voûté, le regard posé sur ses pieds boueux, se précipite et tire le corps pour lui faire dévaler le monticule sur lequel je suis perché. Ils me l'ont enlevée. A travers son corps, j'aurais chéri sa mémoire. Maintenant, elle est réellement seule, loin de mon ombre protectrice. L'humain au visage ridé tourne autour de moi, laissant glisser sur mon écorce son bras ferrailleux cracheur de feu. La froideur sèche du métal m'immobilise, je n'ose plus me laisser bercer par le vent. Son regard balaie la scène qui se déroule devant nous. Une fumée blanchâtre s'échappe de la tige qu'il mordille.

Un sifflement aigu surgit de sa bouche et recouvre les hommes qui se battent. Les bruits s'éteignent. Les mouvements se ralentissent. L'impératif de tuer s'envole. Des membres zélés du clan à la lame rassemblent quelques derniers fuyards survivants. Les prisonniers s'effondrent les uns après les autres, méthodiquement frappés au ventre. Les derniers cris de douleur jaillissent avant de s'éteindre. Les dernières victimes de la journée meurent dans un calme majestueux contrastant avec le vacarme ambiant dans lequel tant de corps se sont affaissés. Oublieux des cadavres qu'ils laissent derrière eux, les hommes au

métal rebroussent chemin. Ils se regroupent petit à petit. Les démarches s'apaisent. Alors qu'ils s'éloignent, leurs voix se font plus légères, plus riantes. Ils ressemblent aux bucherons satisfaits après une journée de cruel abattage.

La nuit recouvre progressivement la plaine des horreurs d'un voile pudique. Le cadavre de ma protégée s'évanouit à travers l'obscurité. La nature renait. Le doux bruissement nocturne qui berce mes nuits s'élève.

Cet Igiti¹ ignorait qu'il venait d'assister à la première journée d'un long massacre.

7 avril 1994. Rwanda.

Note : Alors que l'avion du président rwandais Juvénal Habyarimana, d'ethnie hutue, était abattu le 6 avril 1994, la radio des Mille Collines, radio des extrémistes hutus, lançait le message déclencheur des massacres : « Abattez les grands Arbres. »

¹ Arbre en kinyarwanda, langue nationale rwandaise, parlée par les Tutsis et les Hutus.